

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

G A S

Sans crainte, sans soucis, je vis, je suis Gascon :
J'amuse les passants, et n'en blâchez-t-on ?



C O N.

C'est moi qui décidant le front le plus sévère,
Souvent par un bon mot apaise le colère.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

VOL. I.

QUÉBEC, 5 MAI, 1858.

No. 10.

Poésie.

Pour le "Gascon."

Salut de Mai, première aurore
Qui console et flatte mon cœur ;
Salut Mai, les amours de Flore,
Que j'estime, moi ta douceur.

Déjà la nature est plus belle,
Les champs se parent de gazon ;
Sous le feuillage, Philomèle,
Répète gaiement sa chanson.

La forêt reprend sa verdure,
Au loin s'étendent ses rameaux ;
Et du ruisseau le doux murmure,
Résonne à l'ombre des ormeaux.

Sur le penchant de la montagne,
L'agneau broute le serpolet ;
La Bruyère dans la campagne,
Se cache sous l'or du genêt.

Au palais brillant de l'aurore
Zéphir dérobe quelques pleurs ;
Pour que la fleur qui vient d'éclorre,
Se ranime par leurs fraîcheurs.

Sur le sommet de la colline,
L'abeille a placé son séjour,
Et de la fleur qu'elle butine
Elle tire un nectar d'amour.

Salut de Mai, première aurore
Qui console et flatte mon cœur,
Salut Mai, les amours de Flore,
Que j'estime, moi ta douceur !

Devinez-le !

Fanfan, je vous aimerais bien ;
Contre vous je n'ai nul caprice ;
Vous êtes gentil, j'en conviens,
A votre cœur je rends justice ;
Votre sourire est gracieux,
Vous avez l'air doux et honnête,
Vous avez même de grands yeux,
Mais, *Fanfan*, vous êtes trop . . .

Quand vous venez auprès de moi
En me regardant d'un air tendre,
Je dis : Il veut m'offrir sa foi,
Voyons comment il va s'y prendre.
Mais vous vous dandinez bientôt ;
Et pendant tout le tête-à-tête,
D'amour vous ne soufflez pas mot . . .
Ah ! *Fanfan*, vous êtes trop . . .

Le soir, je vous dis d'un air doux :
Conduisez-moi chez la fermière ;
Et pour faire route avec nous,
Vous amenez le petit Pierre.
Ah ! ça n'est pas ainsi, vraiment ;
Que vous feriez une conquête !
Je veux bien avoir un amant,
Mais, *Fanfan*, vous êtes trop bête.

Littérature.

DIX MILLE GUINÉES DE RENTE.

"Je ne sais pas, se dit-il, comment j'ai pu me contenir aussi longtemps . . . tant était grande ma démangeaison de lui casser les reins ! . . . Au reste, je ne m'en repens pas . . . car si jamais il a la chance d'attraper ses dix mille guinées de rente . . . Eh ! eh ! . . . Et puis, dans le fond, Titmouse n'est vraiment pas un méchant garçon !"

III.

Nous expliquerons, dès qu'il en sera temps, par quel concours de circonstances M. Quirk, Gammon et Snap étaient parvenus à la connaissance du fait important qui leur avait fait chercher et découvrir M. Tittlebat Titmouse, au moyen d'un avis inséré dans les journaux. Il s'occupaient principalement d'affaires criminelles, et déployaient dans cette spécialité une habileté peu commune. De plus, ils étaient trop circonspects pour s'être aventurés à la légère dans l'affaire concernant leur nouveau client ; à plus forte raison ne lui auraient-ils pas donné des renseignements aussi précis.

Cependant ils regrettaient déjà de s'être trop avancés, et d'avoir manqué de prudence en révélant à Titmouse l'importance de sa fortune en spectative. Avant de se lancer dans une pareille entreprise, ces messieurs avaient recueilli l'opinion et les conseils de plusieurs juriscultes éminents qu'ils consultaient fréquemment dans leurs plus délicates transactions. Un d'entre eux, étant l'intermédiaire officiel de l'agence Quirk, Gammon et Snap près les cours de justice, avait rédigé la consultation suivante :

"Tout bien examiné, ma formelle opinion est que le titre des domaines en question ne se trouve pas actuellement entre les mains du légitime héritier. Le possesseur actuel représente la branche cadette de la famille légitime, tandis que le propriétaire légitime descend, par la ligne féminine, de Stephen Dreddington. Cette descendance nous reporte à Gabriel Tittlebat Titmouse, lequel, cependant, ne me semble pas avoir jamais eu connaissance de ses droits. Si la personne en question, dont le décès a eu lieu à Londres, où elle était venue résider après avoir longtemps habité Whitehaven, a laissé des héritiers directs, il est probable que l'on aura des renseignements sur leur compte en faisant insérer un avis prudemment dirigé dans les journaux. Si ces héritiers, avertis de manière à ne pas attirer l'attention du possesseur actuel du titre justifient de leur identité, je suis d'avis de commencer immédiatement la procédure."

Une fois mis sur la piste, M. Quirk et Gammon avaient commencé leurs recherches avec la plus grande activité, mais en même temps de la façon la plus secrète. Malgré deux avis successivement répétés dans les journaux, personne ne s'était présenté, et ils commençaient à désespérer du succès de l'affaire, lors que surgit Tittlebat

C. T.

Titmouse, dont ils constatèrent l'identité. Il était bien le fils héritier du défunt; à cet égard il ne pouvait y avoir aucun doute.

Que l'on juge du dépit et de la vive contrariété de M. Gammon en observant les manières, le langage et le caractère du commis de M. Tag-Rag! car c'était pour ce triste personnage que ses associés et lui allaient assumer la grave responsabilité et les lourdes charges d'un procès qui serait incontestablement soutenu avec une vigueur désespérée. Il fallait donc que MM. Quirk, Gammon et Snap, pour entreprendre un pareil procès, eussent une foi bien sincère dans sa réussite, et de plus, de grandes ressources pécuniaires. Mais il était également indispensable pour eux que cette affaire fût conduite avec une adresse infinie, et de manière à rémunérer largement leurs travaux, sans les exposer à être *taxés* postérieurement pour leur note de frais. Telle était surtout la question dont les trois associés se préoccupaient, d'autant mieux que le caractère déjà connu de Titmouse ne leur promettait pas de sa part une dose excessive de délicatesse et de gratitude. Aussi, ces messieurs ne négligèrent-ils aucune précaution pour s'assurer contre toute éventualité redoutable. Ils n'avaient encore pris aucune résolution définitive, lorsqu'ils reçurent de Tittlebat Titmouse une lettre aussi grotesque par le fond que par la forme, sans parler des fautes d'orthographe et des innombrables majuscules dont chaque phrase et chaque mot étaient émaillés. Cette lettre était ainsi conçue :

« Messieurs,

« Votre honoré du 12 m'a causé beaucoup de chagrin, parce que j'ai pensé que tout était rompu entre nous, et que toute la faute en est à moi. Mais considérez que jamais de ma vie je ne m'étais trouvé en présence de personnages aussi éminents. . . . et, de plus, l'eau-de-vie que j'avais bue en trop grande quantité, et le trouble, l'émotion. . . . J'avoue humblement que j'ai été audacieux et ingrat après toutes vos bontés pour moi. . . . Jamais je n'ai autant souffert depuis l'âge de trois ans, alors que j'ai eu la rougeole. . . . Et je vous donnerai cents livres sterling, même davantage, si je rentre dans ce qui m'appartient correctement, ainsi que vous me l'avez dit, messieurs, sans vouloir vous offenser. Votre maison est la plus respectable que je connaisse, et je ferai tout mon possible pour lui être agréable. J'ai déjà commencé en rossant terriblement Huckaback pour sa conduite audacieuse et grossière envers vous. Il s'en souviendra longtemps. Si jamais je rentre dans mes biens, je ne cesse-

rai pas de vous être fidèle et obéissant jusqu'à la mort. M. Tag-Rag me traite d'une façon abominable, et vous ne sauriez imaginer tous mes chagrins avec lesquels j'ai l'honneur d'être respectueusement, messieurs, vous demandant encore pardon de ma conduite, ayant bu trop d'eau-de-vie, et n'ayant rien mangé ce jour-là, ce qui y a contribué.

« TITTLEBAT TITMOUSE.

« P. S.—Je vous amènerai ce misérable, qui vous demandera pardon à genoux, si vous le désirez, vos volontés étant des ordres pour moi.

« Closet-Court, n. 9. Oxford-street. »

Cette touchante épître aurait dû faire couler une larme dans les yeux de M. Quirk, qui la lut le premier; mais ce gentleman n'avait pleuré qu'une seule fois dans sa vie, un jour qu'une note de frais dressée pour lui, et se montant à cent quatre-vingt-seize livres sterling, avait été taxée à vingt par le tribunal. Il se contenta donc de froisser la lettre avec un jester méprisant, et de la passer à M. Gammon, qui la lut en éclatant de rire à chaque phrase.

« Quel grotesque personnage! dit ce dernier en terminant le post-scriptum.

—Pour ma part, je n'ai jamais rien lu d'aussi fort, répliqua M. Quirk.

—Quel petit misérable? . . . Impossible d'être plus plat, plus rampant!

—Un véritable reptile, vous avez raison, dit M. Quirk; il a du moins cela de bon, que nous pourrions faire de lui tout ce que nous voudrions.

—Oui, jusqu'au jour où il pourra relever la tête et nous mordre, répondit M. Gammon d'un air sérieux. . . . N'est-il pas révoltant de mettre un pareil drôle en possession d'une fortune aussi considérable?

—Cependant, monsieur Gammon, la justice et la probité nous en font un devoir. . . . »

Les deux associés se regardèrent avec un étrange sourire.

« Quoi qu'il en soit, reprit M. Quirk, si cette fortune ne tombe pas entre ses mains, elle ne tombera entre les mains de personne, et alors. . . . il ne vous reviendra pas un penny. . . . »

—Votre observation est d'une logique irrésistible, dit M. Gammon, et je ne puis pas l'approuver. Agissons donc en conséquence.

Si M. Quirk pouvait être justement comparé à une vieille lime, il était ainsi exact de dire que M. Gammon était tout huile; de sorte que ces deux hommes se trouvaient rationnellement en désaccord.

« Je pense, reprit M. Gammon, que, tout

considéré, nous ne ferions pas mal d'accuser réception de la lettre. . . . hein? . . . Je n'y vois aucun inconvénient. . . . ; d'ailleurs, la civilité ne coûte rien.

—C'est exactement ce que je me disais, « répliqua M. Quirk, réponse qu'il ne manquait jamais de faire, lorsque M. Gammon lui suggérait quelque bonne idée. Ils rédigèrent donc en commun la lettre suivante, que M. Titmouse reçut, affranchie, le soir même;

« MM. Quirk, Gammon et Snap ont le plaisir d'accuser réception de la lettre polie qui leur a été adressée, hier matin, par M. Titmouse; ils l'engagent vivement à ne pas se tourmenter au sujet du petit incident qui s'est passé mardi soir dans leur office, et qu'ils ont totalement oublié, malgré ce qu'il avait de pénible pour eux. Ils prient M. Titmouse de croire qu'ils ne perdent pas de vue ses intérêts. S'il survient quelque chose de nouveau, ils s'empresseront de lui en donner communication. En attendant, M. Titmouse n'a pas besoin de se déranger, soit pour leur rendre visite soit pour leur écrire.

P. S.—MM. Quirk, Gammon et Snap ont appris avec regret qu'une altercation s'était élevée entre M. Titmouse et son ami Huckaback (en écrivant cette phrase M. Gammon fut pris d'un tel rire qu'il eut peine à tenir sa plume.) Ils se font un devoir de déclarer à M. Titmouse que ce gentleman a pris chaudement ses intérêts, et que, du reste il s'est conduit à leur égard avec une parfaite convenance. Malheureusement, ils se trouvaient tellement occupés au moment de la visite de M. Huckaback qu'ils n'ont pu causer longtemps avec lui. M. Titmouse sera peut-être assez bon pour le répéter à son ami.

Ce n'était pas sans raison que ces messieurs faisaient une allusion polie à Huckaback: ils craignaient que ce dernier n'exercât une fâcheuse influence sur son ami, et ne lui donnât de mauvais conseils. Aussitôt que Titmouse eut lu cette lettre consolante, qu'il trouva chez lui dans la soirée, en revenant du magasin, il courut en faire part à Huckaback. Celui-ci, très peu prévenu en faveur de ces messieurs, fronça le sourcil en lisant toute la première partie de leur lettre; mais lorsqu'il prit connaissance du post-scriptum, sa physionomie se rasséréna, et un changement soudain s'opéra dans ses sentiments. Il déclara que MM. Quirk, Gammon et Snap étaient de parfaits gentlemen, et qu'il ne doutait plus de leurs bonnes intentions.

(A continuer.)

Le Gascon.

QUÉBEC, 5 MAI, 1858.

Chronique Parlementaire.

Depuis quelques jours on semble oublier M. O'Farrell et ses tours de passe-passe, pour s'occuper de la question du moment, c'est-à-dire du bill de l'usure, présenté par M. Rose, qui, paraît-il, se félicitera bientôt, au souffle empoisonné de ce malencontreux bill. Les ministres veulent qu'ils passent; les membres du Bas-Canada ne veulent pas, et s'ils triomphent, *la rose* va devenir modeste fleur des champs, *l'orange* va devenir champignon, *l'haleine* du ministère va envahir son dernier souffle, et enfin tout va tomber en *quartiers*. D'un autre côté, le diplomate par excellence, le premier ministre, ainsi que ses acolytes, le financier Cayley, et son compère, Sydney Smith, auraient le même sort. Quel débâcle!

Le *Journal des Débats*, ordinairement si paisible et si indifférent aux luttes entre Jean et Jacques, le *Journal des Débats*, a annoncé aussi la dégringolade prochaine, et sa prophétie sinistre a dû faire sur l'oreille des ministres l'effet de la trompette effrayante au jugement dernier. Il en veut surtout à M. Alley, à qui il ne veut pas pardonner son élection, et la gaucherie de ses imprimeurs lui en a fait dire sur son chapitre beaucoup plus long qu'il ne l'eût désiré. C'est ainsi que, grâce à un mélange ridicule d'articles et à des transpositions *incompréhensibles*, il fait entendre que "M. Alley, matériel par sa nature, ne sera jamais pour lui qu'une bête!" Est-ce assez fort comme ça? Et croyez-vous que M. Alley ne s'empressera pas d'envoyer un *cartel* au chevaleresque rédacteur du *Journal des Débats*, pour l'avoir ainsi insulté dans son honneur, sa réputation, dans sa personne, etc., etc.!

Mais laissons les deux champions aux prises: ils ne se feront probablement aucun mal.

En attendant que le bill de l'usure et la double majorité viennent sceller le sort des ministres, la législation marche son train, et les *billets* sont lus et relus, passés et imprimés. Au milieu de ces affaires de routines, surgissent çà et là de temps en temps des questions importantes qui font bondir les députés sur leurs sièges, dans l'attente d'une nouvelle lutte: c'est un moyen mécanique assez bien imaginé pour faire succéder l'excitation à l'ennui sans aucune transition.

C'est ainsi que les dernières nouvelles nous apprennent que M. Dorion, celui qui fait des discours qui sont admirés avant même d'être lus ou entendus, a fait lundi soir une proposition qui a jeté l'émoi dans les rangs ministériels: il a proposé que toutes les élections du conseil législatif qui sont à faire, soient faites immédiatement et en même temps. Le ministère s'y est opposé, et la discussion promettait d'être chaude de part et d'autre.

Part ce serait plaisant de voir le *sénat* s'enrichir d'une quarantaine de nouveaux membres! ses affaires en iraient-elles mieux! le pays y gagnerait-il? C'est ce qui reste à savoir.

Toutes ces discussions font reposer l'impayable M. O'Farrell, et pendant ce temps-là il se prépare à examiner ses quatre-vingts témoins.

Si nous étions députés, nous remettrions la préface, nous passerions bien vite sur les chapitres intermédiaires, et nous conduirions poliment et en toute hâte M. O'Farrell au dénouement.

Ce dénouement serait peut-être pour lui une catastrophe, mais tout le monde y applaudirait sans aucune pitié, les braves électeurs de Lotbinière immoleraient le veau gras pour la circonstance, et nous irions joyeusement le manger avec eux.

—*—*—

Notre journal.

Après deux mois d'une existence toujours prospère, le *Gascon* doit à ses lecteurs un rapport fidèle de ses succès; il le doit à ses amis et à tous ceux qui s'intéressent à lui, et c'est une satisfaction qu'il ne saurait leur refuser.

Nous n'hésitons pas à dire que nos succès ont grandement surpassé nos espérances, et nous disons ceci, sans *puiff* (vous savez que nous n'aimons pas cette salade-là). Notre feuille, en naissant, n'espérait pas sortir des limites de la ville, et toute son ambition se bornait à avoir *quelques* lecteurs à faire rire, mais à peine la naissance du *Gascon* était-elle annoncée, que nous reçûmes de presque toutes les localités du Bas-Canada des félicitations et des abonnements, et nous avons aujourd'hui une circulation aussi régulière que nos compères, les grands journaux.

Nous avons dans les campagnes un grand nombre d'agents actifs et zélés, et nous en publierons la liste dès qu'elle sera complète.

Après la ville de Québec, où le *Gascon* a toujours été le favori, Montréal nous a fourni le plus d'amis et de lecteurs. On a dû

voir que nous avons dans cette dernière ville un correspondant régulier, et nos lecteurs ont dû aimer de suite le style de ce monsieur, qui sait mettre tant d'intérêt et de variété dans ces critiques spirituelles.

Des arrangements que nous allons prendre nous mettront bientôt en état de répondre encore davantage à la bienveillance de nos amis, et, sans rien promettre, nous leur dirons que nous avons l'espoir de faire bientôt paraître le *Gascon* deux fois par semaine.

Nous terminons en remerciant de nouveaux nos amis et en les assurant que nous ne négligerons rien pour les satisfaire, si leurs efforts ne se ralentissent pas.

N. B.—Les abonnés qui voudront se procurer les premiers numéros sont priés de le faire au plutôt, car il n'en reste qu'un petit nombre de copies.

Nous recevrons un nombre limité d'annonces, au taux ordinaire. Le *Gascon* ayant une grande circulation, offre un grand avantage à messieurs les annonceurs.

Fanfan Tasque.

Fanfan, l'autre jour, avait en une distraction, ce qui lui avait fait faire une faute *d'impression*; le *Gascon* l'en a averti, mais Fanfan, toujours revêche et boudeur, Fanfan s'est fâché; "Comment! s'est-il écrié, vous, me donnez des leçons! Il y a vingt-sept ans que j'ai fait connaissance avec Horace et j'ai bien en le temps de l'oublier."

C'est évident: Fanfan veut nous persuader que ses rédacteurs sont des patriarches. En nous faisant gober cette ineffabilité, il espérait sans doute que nous aurions plus de respect pour ces coryphées, pour ces respectables vieillards, mais au contraire, si nous l'oussions crié, nous n'en aurions pas eu plus de respect pour le Fanfan, et de plus, nous aurions perdu celui que nous avons pour les cheveux blancs.

Mais Fanfan oublie qu'il s'est trahi lui-même en maintes circonstances, Fanfan ignore à quelle source nous avons puisé nos renseignements, Fanfan ne se rappelle plus que "les murs parlent!"

Enfin nous pardonnons volontiers à Fanfan sa faute *d'impression*, parceque; 1o. Un de ses rédacteurs n'a jamais traduit Horace. Brillant d'espoir, il poursuivait avec ardeur la carrière de ses études, lorsque, par une fatalité peu ordinaire, il s'est vu obligé de franchir le seuil du collège. On dit même que, lors de cette fatalité, il traduisait un vers de Virgile et qu'il fut obligé de s'arrêter au milieu d'une *écure*... Pour celui-là,

nous lui pardonnons volontiers; 20. Un autre, lorsqu'il traduisait Horace, était occupé à remplir l'importante et poétique fonction de *bedeau*, au collège de N... Il ne faut donc pas s'étonner qu'il ait eu des *distractions*. Même indulgence pour ce dernier; 30. Un autre, appelé à une assemblée au marché Berthelot et "prié d'agir comme secrétaire," est revenu tout essouffé et n'a pu aider ses confrères dans leur laborieuse besogne. Idem; 40. Un quatrième venait de recevoir une *semonce* très-rude du comité de rédaction, à cause de son penchant à être trop expensif et à faire des révélations (tout en recommandant le *secret*). Nous lui pardonnons encore, car il était en pénitence pour le quart d'heure.

Non, non, messieurs: vous n'êtes pas encore *patriarches*. Attendez les années.

Un repentir tardif.

Qui le croirait? Notre petit article intitulé: "Les C... les Coqs... oui, les Coqs humains," a causé de l'amertume dans le ventre aux individus de la susdite dénomination. Il y a déjà bien longtemps que cet article a été lu, il devrait aussi y avoir longtemps que son auteur se fut repenti; mais il n'y a pensé qu'aujourd'hui. O repentir tardif!

Les premiers qui se sont plaint, sont les êtres *fantastiques*, parceque, voyez-vous, ça les touchait. Nous vous demandons bien sincèrement pardon, beaux sires!!!! Parceque vous avez des *bottes de sept lieues*, n'allez pas vous imaginer que nous ayons envie de vous faire place parmi les *Coqs*, pas même parmi ceux aux longues pattes.

D'autres se sont fâchés *tout rouge*; ils juraient par leurs *verges* d'en frotter le dos des Gascons; mais ça vient à se passer comme toute autre chose. Pour ceux-là, nous ôtons notre chapeau et leur faisons une révérence en leur souhaitant succès et santé!

Dites-nous, que nous reprocheront-ils maintenant? Nous demandons mille pardons à tous ceux que nous avons offensé, et les délivrons de toutes nos gasconnades à leur égard. Ainsi-soit-il.

Des plaintes mal fondées.

Les citoyens des deux faubourgs sont, ma foi, tous dans un *chagrin interminable*, ils se lamentent les uns les autres, ils se racontent mutuellement un malheur qui leur est commun, enfin, ils ne pleurent pas, et c'est bien *juste*. Voyez trois ou quatre citoyens assemblés, approchez-vous, écoutez quelque peu leur conversation, la voici à peu près;

"Eh bien! quelle nouvelle. Rien, si ce n'est que ces *gueux d'échevins* veulent nous *mettre à la poche*. Ils ne cessent de nous accabler de taxes, et qui voudrait les croire, on leur donnerait tout ce que l'on gagne et on vivrait *de l'air*; voilà à peu près comme toutes les conversations commencent, et elles achèvent par où? devinez... par où elles ont commencé, c'est-à-dire qu'on donne au diable et à tous ses descendants—en supposant qu'il puisse avoir des descendants—tous les membres de la Corporation depuis le plus saint jusqu'au plus grand démon, et depuis le plus instruit jusqu'au plus ignare. On ne regarde pas à l'origine, le Canadien, l'Anglais, l'Irlandais, etc., tous sont des diables incarnés, des vampires qui sucent impitoyablement le sang du peuple. Voilà comment l'on traite nos édiles, et nous est avis que c'est bien justement, mais aussi nous croyons que ceux qui se plaignent n'en ont pas le droit du tout. Mais comment? direz-vous, vous nous dites que les échevins sont indignes de la confiance du peuple, qu'ils en abusent, et vous ne voulez pas que ceux auxquels ils nuisent si grandement aient à se plaindre. Nous n'y comprenons plus rien. Attendez, messieurs, et vous allez voir comment nous entendons cela.

Nous disons que les citoyens n'ont pas le droit de se plaindre, et nous le soutenons; voici pourquoi. Les citoyens donc, puisqu'ils faut parler de citoyens, sont fort peu soucieux de leur intérêt lorsqu'il faut qu'ils le soient, ils ne s'inquiètent pas plus que Pierre ou Jacques soit élu, ils ne regardent pas s'il est capable ou non de remplir la charge de conseiller. Pouah! cela est audessous d'eux, comme disent les gens. Nous allons prouver le reproche d'apathie que nous faisons aux citoyens électeurs.

L'on sait que M. Bureau ayant résigné son siège, il fallait quelqu'un pour le remplacer; donc les *citoyens* ont convoqué une assemblée dans ce but.

A la dite assemblée la salle était comble... d'enfants. Il n'y avait pas trente électeurs qualifiés à cette assemblée; aussi il s'y est passé des farces assez drôles. D'abord, quelqu'un ayant présenté M. Hill aux suffrages des... enfants, monsieur le Président eût le bonheur de désigner le côté de la salle où étaient les gens *non qualifiés*, pour les partisans de M. Hill, celui-ci eût une majorité accablante contre ceux qui lui faisaient opposition. Puis, M. Nadeau se présentant, lui qui avait obtenu une si petite minorité auparavant, vit tous ceux qui avaient formé la majorité de M. Hill l'as-

surer de leurs suffrages. Comment expliquer cela? Voici, M. le Président avait donné pour *lieu de retraite* aux partisans de M. Nadeau la même partie de la salle dont il avait doté M. Hill, la même majorité s'était montrée en faveur des deux opposants. Encore si M. Nadeau eût fait de grands effets d'éloquence, ce changement si subit aurait eu une explication assez naturelle, mais du tout, à notre connaissance, M. Nadeau ne s'est pas montré plus éloquent que de coutume, c'est-à-dire qu'il ne l'était pas du tout.

A présent, comprenez-vous pourquoi nous avons dit que les citoyens se lamentent sans raison. Est-ce que ce n'est pas leur faute s'ils sont *si mal servis*. Pourquoi ne choisissent-ils pas leurs *serviteurs*? Pourquoi s'inquiètent-ils si peu de leur intérêt, lorsqu'il en est temps? s'ils veulent avoir le droit de blâmer ceux qu'ils revêtent de la charge de conduire leurs affaires municipales.

Que les citoyens donc secouent cette apathie qui leur est si contraire, qu'ils regardent un homme deux fois en face, qu'ils cherchent à lire jusque dans son âme pour y conclure de ses bonnes intentions, avant de lui donner leurs suffrages. Alors, quand ils auront bien travaillé dans leur intérêt, ils auront droit d'exiger que les autres s'y appliquent. Mais avant, nenni, messieurs, c'est vous qui donnez l'exemple, et quand il est mauvais, vous n'avez rien à dire.

Medecine naturelle.

Un nouveau Sangrado; un Sangrado tel qu'il n'en fut jamais; un Sangrado *naturel* vient s'établir pour quelque temps au milieu de nous. Le croiriez-vous, lecteurs, le docteur Tumblety, guérisseur surnaturel, qui n'emploie que des médicaments naturels, qui a déjà guéri maints individus jouissant d'une parfaite santé, oui, le docteur Tumblety est à Québec!

Que va dire Monsieur le Choléra s'il montre sa face hideuse; entrera-t-il? Non. Ah! non: le docteur Tumblety en a bien fait trembler des choléras dans le cours de sa vie nomade; et maintenant qu'il a acquis l'expérience pratique, il n'a plus qu'à dépaquetter ses sacs d'herbages *naturels*, et Monsieur le Choléra fait immédiatement son paquet pour la Californie, pour le Mexique. Il n'y a pas que le choléra-morbus dont le docteur Tumblety est un parfait guérisseur; il fait bien bien autre chose. Il donne la vue à tous ceux qui voient naturellement, remet maintes dislocations de côtes dans l'œil; guérit le rhumatisme des jambes de bois;

enfin, il opère maintes petites guérisons *naturelles*.

Vous serez peut-être portés à croire, lecteurs, qu'il connaît parfaitement l'art de la magie pour opérer toutes ces merveilleuses guérisons : pas du tout. Vous vous imaginerez peut-être qu'il pense au *Credo* : pas plus que les autres. Que c'est un sorcier : pas plus que Sangrado. Que fait-il donc ; est-ce qu'il a eu quelques correspondances avec le Manitou ? Juste : vous l'avez.

Le Manitou l'inspire continuellement. Si vous le voyiez dans ses bons moments lorsqu'il *ébullonne avec de l'eau froide*, racines, herbages, sapinages, feuillages, écorces, boutons de mérisier, de cèdre, d'une foule d'autres arbres mystérieux, et qui sont sous la main, vous seriez transportés de joie, de rire ; mais vous ririez jusqu'à en être malades pour longtemps.

Le docteur Sangrado, du temps qu'il vivait, guérissait ses patients avec de l'eau tiède et du séné, toujours de l'eau tiède, toujours du séné ; une foule de ces malheureux s'en allaient faire un tour dans l'autre monde. Le Docteur Tumblety guérit avec ce qu'il appelle des *Indian herbs*, précieusement cueillies dans la bonne saison, avant le lever du soleil, quand il y a beaucoup d'étoiles et que l'écho résonne dans le lointain. Il fait tout au *naturel* : tout ce qu'il emploie est naturel ; car quoi de plus naturel que ces médicaments de nos bois ? Les herbes sauvages ont toujours en une grande valeur en Canada, quoiqu'on en mette bien rarement à la soupe. Le docteur Tumblety, persuadé que le nom même de ses précieuses médecines avait quelque chose d'attrayant, de rare, de nouveau, de *naturel* au plus haut point, a bien pensé faire fortune. Qui sait ?...

Faire fortune... que dis-je ? comme si je ne savais qu'il guérit pour rien, oui pour rien, presque rien, pour cinq sous, six sous, quinze deniers, un écu, une *petite chétive* de piastre, un rien. Quelquefois pour un petit papier brouillard mince, marqué au coin du numéro quatre, du numéro cinq, d'un grand X romain, ou d'un zéro précédé d'un *un*, enfin, pour des bagatelles, des bouts de cigares. Ce n'est pas comme ça qu'il peut faire fortune : assurément il faut qu'il soit animé d'un zèle *surnaturel* !

Malgré toutes ces excellentes qualités, le docteur Tumblety a ses caprices *naturels* comme les autres. Par exemple, il n'aime pas à décacheter une lettre à moins de la voir qualifiée d'un petit *money-letter* (lettre d'argent.) A quoi bon, en effet, s'amuser à *défricher* de mauvaises écritures sans payer au

moins un peu ses peines ? Il a bien raison. Pour nous, si nous faisons une loi à tous nos amis d'agir de la sorte à notre égard, ça n'irait pas trop mal pour nos affaires financières. C'est un moyen comme un autre de rendre la lecture agréable et profitable en même temps.

Voyez, lecteurs, rien que profit, pur gain, santé, tout vient comme par enchantement, si l'on se confie un instant aux *médecines naturelles* de notre Sangrado. Allez donc, vous qui n'êtes pas malades et il vous guérira, vous qui voyez clair et (il faut l'espérer,) il vous laissera la vue, vous qui n'avez que des rhumatismes de jambes de bois et il vous guérira, venez, venez, vous surtout qui entendez bien, qui voyez bien et vous rirez, vous rirez à vous en faire sortir les poumons de l'estomac.

Le docteur Tumblety tiendra son bureau de *médecine naturelle* dans la ville de Québec, rue St. Louis. Courage, docteur ; surtout pas de malices.

Déception.

Vraiment M. Ross, député de Beauce, joue de malheur. De solliciteur-général qu'il était, devenu gros Jean comme devant, il espérait ramener son étoile palissante ; ses amis montraient un zèle digne, d'une meilleure cause, et après maintes cabales et maintes promesses, il entrevoyait déjà l'aurore où il serait élu bâtonnier du barreau de Québec.—Déception ! samedi dernier était le grand jour : l'élection se fit, et M. Ross, loin d'être élu, ne le fut pas !

Nous attirons l'attention des lecteurs sur l'annonce de MM. Gosselin et Larue. Ils sont très-satisfaits de l'encouragement qu'ils ont reçu et qu'ils reçoivent encore, et certes ils méritent que cet encouragement leur soit continué ; nous ne saurions trop recommander aux citoyens de visiter leur établissement et d'y souscrire.

MM. Gosselin et Larue sont heureux de constater, que sur 1500 souscripteurs, dix seulement leur ont envoyé l'avis de discontinuer ; ils informent le public que les anciens souscripteurs doivent donner cet avis par écrit : de cette sorte il y aura moins de difficulté à retirer les comptes.

Nous avons visité cet établissement, et nous avons vu avec plaisir que les propriétaires l'ont amélioré considérablement ; leurs nouveaux arrangements les ont mis en état de donner soixante bains dans une heure.

MM. Gosselin et Larue pourront bientôt livrer au public leur bain de natation, et

certes il ne saurait être trop fréquenté par les amateurs.

Correspondances.

MM. LES COLLABORATEURS,

La tâche de chroniqueur si elle a son côté joyeux, a aussi son mauvais côté, qui n'est pas celui que l'on préfère ordinairement.

Aussi l'écrivain, en entrevoyant pour la première fois des difficultés, jusqu'alors inaperçues, est-il tenté de s'arrêter.

Mais c'est inutile, car le chroniqueur, voyez-vous, est un autre juif-errant.

Peut-il se reposer un instant, le public est là qui lui crie : Marche ! marche ! et bon gré, malgré, il faut bien qu'il avance.

Eh bien ; en ma qualité d'homme de progrès je conviens qu'il faut marcher en avant, et ne pas reculer.

Cependant, à Montréal, où l'on devrait être à la hauteur de son siècle, il y a progrès en arrière.

Au lieu d'avancer d'un pas ferme et assuré, on marche à reculons. C'est une nouvelle manière de progresser, et d'attirer l'attention des philanthropes sur ce point. On comprend quels peuvent être les résultats d'une marche aussi peu sensée.

Une disette générale se déclare en ce moment. J'aurais souhaité pour Montréal que c'eût été le manque de vivres que je lui reprocherais aujourd'hui ; mais malheureusement c'est une disette intellectuelle. Oui, MM. les Collaborateurs, il y a disette parmi les hommes, disette dans les arguments, disette dans les journaux, disette dans les instituts, enfin, la famine se fait remarquer dans tout.

Je m'explique, vu que l'expression dont je viens de me servir peut paraître ambiguë aux yeux de certains lecteurs.

J'ai dit qu'il y avait disette parmi les hommes.

Voici ma pensée ; c'est qu'aujourd'hui, il y a difficulté pour le gouvernement à trouver de vrais militaires pour le 100ème ; c'est que dans ce moment Montréal compte peu d'hommes de bon sens mais beaucoup d'insensés. Disette dans les arguments, eh ! faut-il aller chercher la preuve bien loin ? L'on se rappelle les trois jeunes *maçons* du *Cabinet de Lecture* qui, trop faibles en paroles, le furent assez en action.

La justice leur a posé un syllogisme dont ils n'ont pas aimé la conclusion.

£5 d'amende ou deux mois de prison, a été la sentence du juge.

Il faut convenir que les *amandes* sont un peu chères dans ce pays.

Enfin, il y a disette dans les journaux, ainsi que dans les instituts.

La *Patrie* est reparue ! eh ! grand dieu, sous quel format ? Je ne parle pas de sa rédaction, car on sait, ou si on ne le sait pas, je vais vous le dire, le comité se compose d'un *boucher*, qui connaît bien le métier, et d'un *écumeur*.

Le *Pays*, toujours même grandeur, mais toujours même petitesse d'idées.

L'*Echo* du St. Laurent n'a encore rien répété.

La *Guêpe*, comme à son ordinaire, n'est rien, et c'est pour cette raison que je m'abs-tiendrai d'en parler.

L'Institut Canadien est dans une vraie disette de membres et surtout d'argent.

Le cabinet de Lecture n'a plus de lecteurs.

Si la famine dure, c'est fini de la littérature à Montréal.

Lorsque Cicéron, contemplant la triste situation de sa patrie, laissa échapper de sa poitrine ces paroles, qui devaient nous passer comme ses œuvres : *O tempora, o mores*, je vous le demande, qu'aurait-il dit, s'il eût vu notre état actuel ? Il se serait tu, eh ! bien, je vais l'imiter.

N. D.

Montréal, 29 avril, 1858.

— 125 —

GASCON, SALUT,

Veux-tu me dire, mon cher, quel esprit anime le *Fantastique*, ou plutôt, faut-il avoir de l'esprit pour faire des rapprochements aussi absurdes que ceux que l'on voit dans son avant-dernier numéro. A propos de *clou*, il nous parle de *défroqué*. . . comme s'il fallait un clou pour enfroquer quelqu'un ! *hear ! hear !*

A propos de *Vraie philosophie*, (qui le dirait ?) il nous parle de *queue, queue*. . . à n'en plus finir, et même de *vache à lait !!!* Il va sans dire que cette vache du *marquis*. . . doit avoir une queue !

UN AMI.

— 126 —

MM. LES COLLABORATEURS,

L'autre jour, vous preniez de grandes précautions oratoires, de grands ménagements, de grands détours pour reprocher aux *nymphes* canadiennes le peu d'attachement qu'elles semblaient avoir pour leur langue maternelle. Vous me permettez bien sans doute, MM. les Collaborateurs, de prendre un chemin plus court, de ne pas faire usage de phrases *anodines* pour leur reprocher à

mon tour quelque chose que je ne trouve pas du tout *naturel*, ni satisfaisant, ni agréable, aux messieurs, n'en déplaît à mes demoiselles que je ne veux pas flatter en ce moment, puisque je me mets en frais de leur faire un petit reproche.

Pour vous mettre au fait des choses, MM. les Collaborateurs, je crois devoir vous dire qu'il y a trois ans que je ne suis pas venu en ville : pendant cet intervalle, les modes ont bien eu le temps de changer. Dans ma paroisse, qui est très-éloignée de la ville, le beau sexe n'est pas fier, les modes par conséquent sont presque toujours dans un *statu quo* perpétuel. Mais en ville. . . ici. . . ah ! bon Dieu ! les modes ! ce sont de vraies girouettes !

Cela donné, vous comprendrez facilement que j'ai dû être étrangement surpris, je dirai même endévé, désappointé, lorsque j'ai vu mesdemoiselles la tête et la figure enveloppées dans ces grands chapeaux en parapluies, dont la mode semble être si générale, dans un de ces *berceaux* tapissés de rubans et de fanfreluches à n'y plus rien comprendre. Pourquoi ces ombres obscures ? Pourquoi ces déguisements ? En êtes-vous plus belles ? Ou voulez-vous peut-être. . . Ce n'est pas bien, ça, allez, de se dérober ainsi la figure. Ça nous garantit des ardeurs du soleil et de l'indiscrétion de quelques yeux hardis. Je le confesse, mesdemoiselles, c'est là une assez forte raison, cependant, j'aurai l'honneur de vous dire que ce n'est pas le moyen de vous attirer un *petit mari*, si le caprice vous en prend ; car enfin, les jeunes messieurs iront-ils vous faire des avances de but en blanc, sans savoir si vous êtes belles et jolies ?

Pour moi, je proteste contre cette mode-là, car les personnes ne sont plus connais-sables, sans compter que ça peut être la cause de cent *incongruités* par jour. Que cette mode nous vienne des *Yankees* ou des *Anglais* ou des *Allemands*, elle ne me va pas à moi, ainsi qu'à vous, MM. les Collaborateurs, je suppose. Je le répète, qui pourrait reconnaître à travers cet ombre *brun*, ces fanfreluchades, cette nymphe que je vois se dandiner sur le boulevard, ou dans le jardin du Fort, comment reconnaître si ses yeux sont veloutés ou amoureux, ses lèvres fines ou épaisses, son nez camard ou aquilin, ses joues rosées ou pâles ?

MM. les Collaborateurs, je me propose d'adresser à la Législature une pétition afin de remédier à ces inconvenients, pour amender l'acte qui règle la mode précitée des chapeaux, ainsi que pour la cassation entière

de l'acte qui constitue la communauté des *Crinolines*.

Toutes ces inventions là ne sont bonnes qu'à jeter les ténèbres sur le siècle des lumières. Allons ! une croisade contre les chapeaux en parapluies !

Que tous les garçons crient : Dieu le veut ! Dieu le veut ! et les demoiselles seront bien obligées de vouloir, sous risque. . .

Daignez agréer, messieurs, etc.

GASPARD RIGAUDON.

MM. LES COLLABORATEURS,

Je m'en allais l'autre jour, patageant dans ces rues de notre bonne ville, qui jouissent depuis longtemps et même abusent du droit d'être sales que leur donne une solide prescription ; je m'en allais donc ainsi, n'ayant qu'une seule pensée, un seul but, celui de ne pas gêner entièrement un pantalon tout *flambant* neuf, lorsque, levant les yeux, pour découvrir un sentier plus salubre, (je m'en allais, ma foi, au diable, d'un tel pas) j'aperçus l'*Observateur*, l'*Observateur en relevailles*, qui était lui aussi tout yeux, pour *Observer* le sentier le moins contraire à sa santé qui venait de *fric* : la corde de Minos : eh ! où allez-vous donc, M. de l'*Observateur*, lui demandai-je spontanément ? Redemander ma place à l'*Observatoire*, me répondit-il en soupirant ; pour l'amour de Dieu, daignez de grâce m'y conduire. Alors, prenant mon courage à deux mains, et invoquant l'ange du précieux personnage dont j'allais me charger, je lui promis de le conduire sain et sauf. Après beaucoup de fatigues de part et d'autre, nous y arrivâmes enfin ; le but du voyage fut bientôt expliqué, et une franchante réponse à point donnée : ami, lui dit-on, ici, il n'est pas permis d'être malade plus longtemps que d'un midi à l'autre ; car, voyez-vous, s'il n'en était ainsi, les gens, se fiant sur nous, seraient constamment *hors de leur siècle*. Cette réponse le terrifia tellement qu'elle lui fit complètement *perdre la carte* ; et qu'enveloppé dans sa déconfiture, je fus, de par le gardien, littéralement mis avec lui à la porte. Pen content d'une disgrâce, que j'avais d'autant moins méritée, que la charité seule avait été le motif de mon action, je laissai sans miséricorde mon malade, et je m'en revins à la hâte confier au papier l'histoire de cette tragique mésaventure que je me suis décidé de rendre publique, aujourd'hui que je vois reparaitre cet être, lorsque je le croyais à bon droit mort, et dument enterré.

Maintenant, il semble donc tout naturel que je me livre aux conjectures sur son existence. Je le ferai de toute la force de mes poumons, si vous daignez, MM. les Collaborateurs, m'écouter quelques instants encore.

Premièrement, j'ai pu constater (vous pouvez vous y fier, ce n'est pas une simple conjecture,) j'ai pu constater qu'il n'avait pas pris une seule goutte d'ellébore pendant toute sa maladie, car c'est le même *intus et in cute* qu'anparavant. On peut voir qu'il n'a pas perdu l'envie de talocher nos ministres, voire même, si besoin est, leur *appliquer au bas de l'épine dorsale, l'empreinte de sa botte*.

On dit qu'il s'est vu forcé de diminuer le luxe de sa parure, pour la bonne raison que l'achat de bottes adaptées à cette besogne nécessite de grosses dépenses, et parceque, par le temps qui court, il se fait faire un grand nombre de *gourdins*, pour distribuer, dans le but louable de caresser les épaules à qui de droit.

Il est très-joyeux, ce n'est pas mauvais signe. Il chante *l'alleluia* en vrai ressuscité, et chausonne sur un ton, morblen, assez sonore, pour un homme qui relève de maladie. Oui, ventre-saint-gris! et ce petit vers surtout: *mon nom politique est taché, est assez heureux*. Il nous sert de boussole, il nous met droit dans le chemin, en voilà assez pour aujourd'hui. Je finis en vous souhaitant tout le succès que méritent vos facultés essentiellement coercitives, c'est ce qu'il faut de ce temps-ci. Nous faisons des vœux pour que *Martin-Bâton* vienne bientôt; car l'on dit que *nos ânes* ne sont pas sur le tour de *changer de ton*.

MICHEL.

Cette correspondance nous avait été adressée pour notre dernier numéro, mais nous avons été obligés de la remettre à celui-ci. Nous espérons que M. Michel ne se fâchera pas de ce retard, comme quel qu'un qui, si nous nous rappelons bien, vint chercher sa correspondance parce que nous avions été obligés d'en remettre la publication.

Variétés.

Les Reines de Mai

Avril est un mois capricieux et qui pleure, auquel on ne peut jamais se fier; tandis que mai, plus joyeux et plus franc, amène le printemps rayonnant et nous montre l'été qui va venir. Quel plaisir, le matin, de fouler avec les enfants l'herbe humide de la

prairie, de regarder dans le vert feuillage la fleur en train d'éclorre, quel bonheur de se promener sous les grands arbres!

Nous venions d'entrer dans la promenade et de nous asseoir sous les ormes bourgeonnants, lorsque nous aperçûmes devant nous un mai planté pendant la nuit; il était garni de roses. Tout autour, des jeunes filles en robe blanche dansaient la main dans la main; une d'elles, aux longues boucles dorées, portait gracieusement une couronne de roses. C'était la reine de mai, que ses compagnes avaient élue (on le devinait en la voyant) à cause de sa beauté. Elle était grande pour son âge; elle n'avait pas plus de quinze ans; sa gracieuse physionomie, la pureté des lignes de son visage, l'expression mystérieuse de ses grands yeux bleus en faisaient une petite fée charmante; puis ses joues étaient si roses, son regard si brillant; il y avait sur ce large front, où venaient se perdre dans une teinte vaporeuse les roses de sa couronne, tant de candeur et d'innocence! Autour d'elle, au son de joyeuses chansons, dansaient ses blanches compagnes arrêtant de temps en temps leur ronde pour rendre leurs hommages à la reine et jeter des fleurs à ses pieds. Avec quelle grâce et quelle innocente fierté elle recevait ces hommages! En vérité, c'était un charmant spectacle, tout à fait en harmonie avec cette belle matinée de mai! La vieille marchande de pommes établie sous les arbres en oublia son tricot et ses chalands; l'homme d'affaires lui-même s'arrêta dans sa course précipitée, et, oubliant la pensée de l'or, perdit quelques minutes précieuses à contempler un spectacle si attrayant.

Un singulier spectateur s'approcha bientôt. Un gentleman, un jeune gentleman; selon tout apparence, enveloppé dans un plaid écossais, avec lequel il se cachait soigneusement le visage, la tête couverte d'un bonnet de montagnard, se promenait de long en large dans la promenade, non loin du mai. Il fut bientôt évident qu'il était attiré par la reine; une fois qu'elle chantait à sa cour, il s'arrêta presque en face d'elle, puis il se remit à marcher lentement de long en large. Ses manœuvres attirèrent à la fin l'attention de la joyeuse bande; les jeunes filles sourirent entre elles d'une manière significative, et firent signe à la reine de regarder son admirateur: elle de son côté, tout en recevant avec la dignité voulue ce nouvel hommage, suivit néanmoins du coin de l'œil tous les mouvements de l'inconnu. Elle rougit, ce qui ne fit qu'augmenter ses charmes, elle sentait qu'on la regardait. La dan-

se continua, et le plaid écossais ne cessa pas non plus sa promenade. A la fin, les petites danseuses se fatiguèrent; de plus elles avaient chaud et soif.

Si nous allions prendre des glaces chez Vinton? dit la reine.

Des acclamations joyeuses accueillirent sa proposition, et la petite bande suivit la couronnée de roses. Le monde, dans les allées, se rangea sur leur passage, et chez Vinton on leur donna la place d'honneur. Elles étaient assises depuis quelques instants et savouraient gaiement leurs rafraîchissements lorsque la reine, qui venait d'ôter sa couronne pour sentir mieux la fraîcheur, leva les yeux et aperçut le plaid écossais à la porte. Il resta un moment sur le seuil, mais il fut impossible de voir son visage, tant il eut soin de bien le cacher, puis il examina l'endroit pour le reconnaître au besoin, et puis disparut. Et les jeunes filles d'éclater de rire, pendant que la reine, les joues brûlantes, essaya de conserver sa dignité.

(A Continuer.)

MAISON DE BAINS.

AVIS.

LES Soussignés remercient le public de l'encouragement qu'ils ont reçu au début de leur établissement, et informent en même temps leurs souscripteurs que ceux qui ne leur feront pas parvenir leur avis de discontinuer la souscription, seront sensés continuer un autre semestre.

GOSSELIN & LARUE.

Québec, 5 Mai, 1858.

SOUS PRESSE, ET PARAITRA SOUS PÊU,

LE

FAMEUX PROCES

DE

CHAMBERS ET SES COMPLICES.

(Publié à la réquisition d'un grand nombre de souscripteurs.)

Comme il n'en sera imprimé qu'un nombre limité, les personnes qui désirent s'en procurer quelques exemplaires, pourront le faire en s'adressant chez M. HARDY, Libraire, rue La Fabrique, et en face de l'Eglise de la Basse-ville, et à l'Imprimerie de P. LAMOUREUX, rue La Montagne, Basse-ville, où il y a des Listes de Souscriptions déposées.

Prix de chaque exemplaire, QUINZE SOUS.

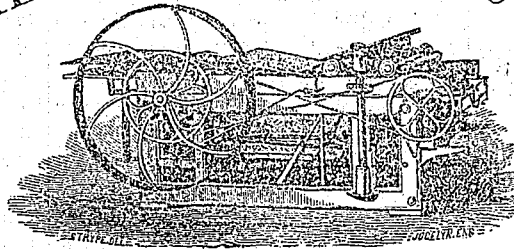
CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Le Gascon paraîtra une fois la semaine, tous les Mercredis autant que possible. Le prix par numéro sera de Quatre Sous, on pourra s'abonner aussi à l'année moyennant 7½ shelings payables d'avance. À raison de quinze sous on pourra s'abonner pour un mois seulement.

On ne recevra aucun abonnement sans que le versement de l'argent soit effectué d'avance.

Les abonnés de la campagne pourront se procurer le journal en s'adressant par écrit ou autrement, à l'Imprimerie: en payant l'abonnement d'avance, soit pour un mois ou pour un an.

IMPRIMERIE DE P. LAMOUREUX



RUE LA MONTAGNE, BASSE-VILLE.

Le soussigné prend la liberté d'annoncer au public en général, qu'ayant augmenté son établissement d'un assortiment considérable de

Caractères Unis et de Fantaisie,

Est maintenant prêt d'entreprendre toute

SORTES D'OUVRAGES,

TEL QUE

BLANCS DE TOUTES SORTES; CARTES D'AFFAIRES, DE VISITES, DE BAL,
DE NOCES, ET AUTRES; GRANDE ET PETITES AFFICHES; BLANCS
DE DOUANE; CIRCULAIRES; CHEQUES DE BANQUE ET
AUTRES; CATALOGUES; ETIQUETTES DE
TOUTES SORTES; PAMPHLETS;
Etc., Etc. Etc.

Aussi, tout ce qui s'exécute dans

L'ART TYPOGRAPHIQUE,

DEPUIS

LA PLUS PETITE CARTE JUSQU'AU PLUS GRAND PLACARD,

↳ Tout ouvrage sera livré au temps promis, et sera de la meilleure main-d'œuvre,

ET AU PLUS BAS PRIX POSSIBLE.